

Veillée pour la marche des fiertés à l'Oratoire du Louvre le 24 juin 2022 Prédication de la Pasteure Béatrice Cléro-Mazire

Lecture du Livre de Michée 4 : 4-6

⁴ Chacun cultivera tranquillement sa vigne ou son figuier et personne ne viendra le déranger. Voilà ce que le Seigneur de l'univers affirme :

⁵ « Dans tous les autres peuples, chacun obéit à ses dieux. Nous, nous obéissons au Seigneur, notre Dieu pour toujours »

⁶ Le Seigneur déclare : « Ce jour-là, je rassemblerai les blessés, je regrouperai ceux qui sont en exil et ceux que j'ai traités durement. »

Pourquoi faut-il que la paix du plus grand nombre soit troublée par quelques-uns ? Pourquoi la paix est-elle si fragile ?

N'est-ce pas plus confortable, moins coûteux en temps, en énergie, en émotion de laisser les autres vivre tranquilles sous leur figuier, dans leur vigne et n'effrayer personne ? Pourtant, sans relâche, les humains se font la guerre. Désir de conquête, de nouveaux territoires, désir d'emprise sur les consciences, convoitise des richesses que les autres possèdent et qui ne manquent pourtant pas, tant qu'on ignore que l'autre les possède, toutes ces passions animent le monde, de la cour de récréation des enfants à l'État gouverné par des adultes.

La vie en société requiert que l'autre ne soit pas trop gênant pour vos propres intérêts, mais comme l'autre est autre, il est d'emblée gênant par son existence même. Être confronté à cet autre, qui contredit par sa présence, l'hégémonie de ma vision du monde renvoie inévitablement à soi-même. Comment être tranquille avec soi quand l'autre me renvoie d'autres idées, d'autres visions du monde, d'autres usages et d'autres mœurs ? La différence, tant qu'elle n'est pas intégrée comme une richesse, fragilise la position de chacun et fait douter du bien fondé de ses choix propres, de ses idées, de son image, en deux mots : de son identité. Il suffit de regarder les jeunes filles et les jeunes gens s'identifier aux modèles qu'on leur propose socialement pour comprendre combien constituer son moi est difficile et prend du temps. L'identité sexuelle est le lieu particulièrement propice à cette fragilité parce qu'il n'est pas possible de voir, ni de comprendre ce qui se passe chez l'autre dans son intimité. La solitude est donc très grande, et le tabou d'autant plus présent que le non-dit est de mise. De plus, notre sexualité touche à cette part inconnue à soi-même qui rend toute description objective impossible. Ne pas parler de sa sexualité ou en parler comporte des risques : ceux de la comparaison, de la confrontation avec la norme, de l'aveu du fantasme et de l'objectivation de ce qui est éminemment subjectif et intime. Sans doute, la

sexualité est-elle ce qui nous est le plus inconnu à nous-mêmes. Qu'y cherchons-nous, qu'y trouvons-nous ? Comment nous y représentons-nous nous-mêmes ?

Les sociétés se sont organisées autour de ce gouffre où règne l'inconnu pour former ce qui semble échapper le plus radicalement à la volonté et à la loi : le désir. La plupart des sociétés ont mis la reproduction au centre de leurs préoccupations et en ont fait la norme de toute sexualité, et c'est dans la peur de disparaître qu'elles ont fondé leurs règles de génération. Certaines sociétés ont fait place à ce qui ne relevait pas de la reproduction, en ménageant des aires d'abstinence, en sacrifiant certains êtres censés s'abstenir de toute sexualité, ou en reconnaissant les ambiguïtés de genre comme un mystère sacré. C'est une façon de faire entrer la marge, ce qui n'est pas reconnu comme normal par le plus grand nombre, dans le système de pensée et de normes qui régit le social ; l'absence de couple humain étant récupéré par le couple humain / divin : Dieu / prêtre, Dieu / prêtresse, Dieu / transsexuel. Des prostituées sacrées aux castrats comparés à des anges, la religion n'est jamais loin quand il s'agit de sexualité. Peut-être parce que la sexualité renvoie à la puissance et à l'impuissance de chacun, et qu'en matière de toute-puissance, le modèle incontournable reste celui de Dieu.

Normer la puissance de chacun : voilà sans doute un des projets auquel se sont employées les religions monothéistes dès leur origine. La Bible en est le symptôme le plus parlant : dans la Genèse, la puissance des géants avec les filles des humains engendra une génération rebelle et il fallut un déluge pour anéantir cette puissance apparentée à la méchanceté. Mais n'est-ce pas la peur de cette puissance créatrice que nous portons en nous-même et que nous soupçonnons chez l'autre qui nous pousse à vouloir le contraindre, le contenir et l'enfermer dans des normes ? Tant que cette puissance nous apparaît comme une menace, nous ne pouvons être tranquilles. Il faut qu'elle crée du même, de l'humain, pour qu'elle devienne acceptable. Il n'est qu'à lire les récits mettant en

scène des femmes stériles pour comprendre combien le fait de ne pas entrer dans cette logique de procréation pose problème.

Nos sociétés modernes ont su séparer la sexualité de la procréation, grâce au droit. Mais ce droit nous suffit-il pour obtenir la paix tant recherchée par les hommes et tant annoncée par les prophètes de Dieu ?

Le droit comporte essentiellement du négatif, du restrictif. Je peux agir jusqu'à la limite qui empiète sur la liberté de l'autre ; je peux vivre selon mes désirs jusqu'à ce que je rencontre le désir d'un autre qui est contraire au mien. Cette régulation sociale des actions de chacun par le droit est vitale pour toute société qui veut vivre en paix ; mais cette paix, tout en étant essentielle, est très minimale. Il s'agit là d'un pacte de non-agression, de non-ingérence, mais ce n'est pas encore la paix annoncée par les prophètes et promise par Jésus de Nazareth.

En effet, de quelle paix le religieux est-il porteur ? De quelle paix est-il annonciateur ? Ou du moins de quelle paix devrait-il l'être ?

Nous sommes ici dans un temple protestant, dans une culture où les lois de la République sont reconnues comme étant un facteur essentiel de la paix civile ; où la laïcité comme garantie du droit de chacun à exercer son culte est reconnue comme extrêmement importante, où la conscience individuelle est une valeur incontournable d'une théologie libérale. Mais si nous sommes toutes et tous réunis ici ce soir, c'est que toutes ces garanties du droit des gens à disposer d'eux-mêmes ne sont pas le tout de nos relations humaines. Cette paix ne suffit pas au croyant et - j'oserai le dire - ne devrait pas suffire.

Au-delà de la coexistence pacifique que permettent le droit, la justice et la tolérance, il y a une façon d'être ensemble en société qui peut être positive, celle que nous commande l'amour du prochain. Ce moment théologique où sous le regard de Dieu l'autre devient mon prochain. Ce moment où sa joie, ses peines, ses aspirations me concernent et me sollicitent dans mon être même.

Attention au danger d'une telle déclaration ! Au nom de l'amour du prochain, les chrétiens ont voulu trop souvent dire ce qui était bon pour leurs contemporains sans leur demander leur avis, mais parce qu'ils voulaient ériger en dogmes les règles morales qu'ils pensaient pouvoir déduire de l'Évangile.

Conscients du risque et sans tomber dans ce travers du retour à la règle normative du

religieux, il est possible que les religions soient ou deviennent si elles ne le sont pas, des lieux de critique de la norme appliquée à l'autre. Une critique qui permette de transformer le regard sur l'autre en une approche de ce qui est différent et m'intéresse ; non pas comme un savoir de plus, mais comme un chemin partagé dans le mystère de ce qui nous constitue tous : ce gouffre dont je parlais plus haut et qui ne peut être expliqué, dévoilé, compris. La grande majorité des croyants dont la norme est l'hétérosexualité pourrait décréter que ce que vivent les lesbiennes, les Gays, les Bisexuels, les Transgenres, ou les Queers ne les concernent pas et ils auraient la paix. Une paix bien tranquille qui leur permettrait de fermer les yeux sur ce qui est différent et dont ils ne peuvent espérer connaître la clé. Une paix sans agression, certes, qui ne dérange rien et n'oblige personne à remettre en question sa lecture de la Bible ou sa vocation d'être humain. Mais la foi en Dieu et la foi en l'autre, cet autre que Dieu constitue pour nous en prochain, nous commande de nous aimer les uns les autres comme nous nous aimons nous-mêmes. Alors comment aimer si l'on est indifférent à la présence de l'autre ? Comment aimer sans aller vers l'autre, sans se soucier les uns des autres, sans se soutenir les uns les autres ?

Chers amis, dans la communauté des croyants, « il n'y a plus ni Juifs ni Grecs » comme le disait l'apôtre Paul pour faire communauté, mais il y a toujours des Juifs et des Grecs dans leur singularité qui font communauté avec ce qu'ils sont, ce qu'ils apportent, ce qui fait que ce sont eux et pas d'autres.

« L'espoir ne sera jamais silencieux » disait Harvey Milk au moment où il devait faire valoir ses droits et ceux dont on attendait qu'ils deviennent invisibles et silencieux pour ne pas déranger la paix des gens dits « normaux ». La paix selon Jésus n'est pas la paix silencieuse, la négation de la différence, mais ce moment où la différence devient trésor. La paix, c'est le moment où voyant l'autre passer, je puis l'inviter à venir s'asseoir sous mon figuier et dans ma vigne, parce que je n'ai plus peur de la différence, et non parce que je me mêle des affaires de l'autre, mais parce que je me sais mêlée à lui, à elle, enrichie de sa présence et de sa singularité, accueillant le monde au pied de mon arbre.

Il y a la paix du renoncement et celle de la reconnaissance ; soyons ensemble artisans de la reconnaissance de chacun dans la paix.

AMEN.